

La
Semaine Religieuse
 DE
Québec

VOL. XVIII

Québec, 28 octobre 1905

No 11

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 161. — Les Quarante-Heures de la semaine, 161. — Apostolat de la prière, 162. — S. G. Mgr Blanche, 163. — Nominations ecclésiastiques, 163. — Cérémonie religieuse, 163. — Reprise du Concile du Vatican, 164. — La Question scolaire du Manitoba, 165. — Un martyr de l'amour envers le Saint Sacrement, 167. — Les industries de l'apostolat en France, 169. — Les quinze promesses du saint Rosaire, 174. — Bibliographie, 175.

Calendrier

— o —

29	Dim.	vr	XX ap. Pent. et 1 Nov. <i>Kyr.</i> du dim. Vép. de ce dim.
30	Lundi	+vr	De la férie.
31	Mardi	+vl	Jeune. Vigile de la Toussaint
1	Merc.	b	TOUSSAINT (d'oblig.) 1 cl. avec oct. <i>Kyr.</i> royal. II Vép. Aux Vép. des Morts, ant. doublées.
2	Jedi	n	Commemoration des Morts. Absoute.
3	Vend.	+b	De l'octave.
4	Samd.	b	S. Charles Borromée, évêque et confesseur.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

29 octobre, Sainte-Foy. — 30, Saint-Alban. — 1er novembre, Collège de Lévis. — 3, Saint-Damien.

Apostolat de la prière

— o —

Intention pour novembre 1905 : *L'œuvre de la bonne mort.*

La grâce d'une bonne mort, voilà à coup sûr la grâce par excellence à demander pour soi et à procurer aux autres. Toutes les grâces reçues de Dieu se subordonnent en quelque manière à celle-là : les sacrements, les prières, les dévotions sont autant de moyens pour arriver à obtenir cette grâce de la bonne mort, couronnement de toutes les autres.

Une *Œuvre de bonne mort*, c'est à dire une œuvre dont le but propre est de mettre les fidèles en mesure d'obtenir la grâce d'une bonne mort, a donc sa place marquée parmi les œuvres les mieux appropriées au salut éternel des fidèles.

Cette œuvre, en effet, apporte au zèle des prêtres un secours des plus précieux relativement : à la formation chrétienne en général — à la piété envers les défunts — au soin des malades et des moribonds — à l'évangélisation des hommes — au culte de la Passion.

Les œuvres sont, entre les mains du prêtre, autant de moyens pour le développement de la vie chrétienne dans les âmes. A ce point de vue, l'Œuvre de la bonne mort mérite une attention spéciale, puisqu'elle a pour objet propre de procurer aux fidèles la grâce du salut, dernier terme de leurs efforts.

Plus Satan, incarné dans ses suppôts, les francs-maçons, s'acharne à éloigner le prêtre du chevet des mourants, plus le prêtre doit s'ingénier pour pénétrer auprès de ceux qui sont sur le point de paraître devant Dieu. L'œuvre dont nous parlons est, à cet égard, une des meilleures industries. Elle préservera les ignorants de s'affilier à ces loges d'enfer, en leur faisant appréhender de se voir exposés à mourir sans sacrements ; elle méritera, par la ferveur de ses membres, aux malheureux esclaves des sociétés secrètes la grâce de briser leurs chaînes et la consolation d'être entourés à leurs derniers moments de tous les secours de la religion.

— • • • —

« Tout ce que nous donnons par charité aux âmes du Purgatoire se change en grâces pour nous, et après notre mort nous en retrouvons le mérite cent fois doublé ».

(Saint AMBROISE.)

S.G. Mgr Blanche

— o —

C'est aujourd'hui que Mgr Blanche, évêque de Sicca et vicaire apostolique du golfe Saint-Laurent, reçoit la consécration épiscopale dans la cathédrale de Chicoutimi. Nous comptons pouvoir publier, en notre prochain numéro, quelques mots sur les cérémonies qui auront eu lieu en cette circonstance.

Aujourd'hui nous voulons reproduire l'appréciation que le *Halifax Recorder*, journal sans doute protestant, a faite du choix de Mgr Blanche comme « évêque du Labrador canadien ».

(Traduction)

« Les nombreux amis du Très Révérend Père Blanche, l'un des Eudistes en vue dans ce pays, et qui vint ici, en compagnie du R. P. Maria, à la demande de l'archevêque O'Brien, apprennent avec joie que le Saint-Siège a fait choix de lui comme évêque du Labrador canadien. Le P. Blanche est un homme d'une très haute intelligence; il est doué d'un talent administratif supérieur. Il est le premier des Eudistes qui vint parmi nous et il est le deuxième, dans l'Institut, qui arrive à la dignité épiscopale.

« Le Vicariat, qui vient d'être institué et qu'il aura à administrer, a attiré beaucoup l'attention, en ces derniers temps, par ses progrès religieux et industriels. »

Nominations ecclésiastiques

— o —

Par décision de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, ont été nommés :

M. l'abbé Chs Dupont, curé d'Inverness;

M. l'abbé L.-D. Guimond, assistant-aumônier de l'asile Saint-Michel-Archange.

Cérémonie religieuse

— o —

Le 23 octobre a eu lieu, en l'église des Sœurs Franciscaines, une cérémonie de profession et de prise d'habit.

Ont fait leurs premiers vœux : M. M.-Bernard de l'Eu-

charistie, M. M. du Bx Vincent d'Aquila, M. M.-Julia de Ste-Anne ; Sœur M.-Alexandre de Jésus.

Ont pris l'habit religieux : Mlles Aurore Letendre, de Worcester, Mass. (E. U.), en religion Sr M.-Olivier de Jésus ; Angéline Trudel, de Sainte-Lucie d'Albanel (Lac Saint-Jean) en religion Sr M.-Julienne de la Croix ; Adélie Gagnon, de Saint-Antonin, en religion Sr M.-Antonine de Jésus.

La cérémonie a été présidée par M. l'abbé Pâquet, aumônier de la communauté, assisté par le R. P. Firmin, des Frères Mineurs. M. l'abbé Pâquet a fait le sermon de circonstance.

Reprise du Concile du Vatican

M. l'abbé Odelin, vicaire général de Paris, dès son retour du récent pèlerinage français à Rome, a donné une intéressante interview à l'un des rédacteurs du *Gaulois*. Nous en détachons le passage suivant, qui est d'une importance particulière :

Pie X se propose de convoquer, dès que la situation de l'Eglise le permettra, un Concile œcuménique qui se tiendra à Rome. Ce sera la reprise du Concile du Vatican, interrompu il y a trente-cinq ans, et dont le vaste programme a été à peine ébauché par les Pères de 1870. Ceux-ci ont donné à l'Eglise deux nouvelles constitutions ; mais, quand ils furent obligés de se séparer, ils avaient encore à s'occuper au point de vue dogmatique, des nombreuses erreurs dérivées du rationalisme de schèmes de constitutions sur l'Eglise et le mariage chrétien, et d'une foule de propositions relatives à l'ontologisme, aux écoles mixtes, aux questions sociales, etc ; au point de vue disciplinaire, de schèmes de constitutions sur les évêques, les synodes, les vicaires généraux, sur le devoir des prêtres, les vacances épiscopales, etc., et de nombreuses propositions relatives à l'élection des cardinaux, à la nomination des évêques, à certains remaniements dans les circonscriptions diocésaines, à la juridiction épiscopale, aux chapitres cathédraux, à l'éducation des clercs, à la nomination des curés, à leur inamovibilité, à la franc-maçonnerie, à la presse.

Il leur restait enfin à aborder toute une série de propositions intéressant les ordres religieux, les affaires du rite oriental et les missions.

Un grand nombre de ces questions sont devenues singulièrement urgentes, et il ne faut donc pas s'étonner que le Pontife si profondément religieux, si pénétré des grands devoirs de sa charge, songe à leur donner, avec le concours des évêques du monde entier en communion avec le siège apostolique, les solutions qu'elles comportent.

La Question scolaire du Manitoba

L'Avenir du Nord a publié, le 5 octobre, un article fort répréhensible, où il accusait S. G. Mgr l'archevêque de Saint-Boniface d'avoir accepté, en 1896, un projet de règlement désastreux pour la minorité catholique du Manitoba.

Mgr Langevin vient de démentir catégoriquement cette audacieuse affirmation, dans une lettre datée du 13 octobre et adressée à *L'Avenir du Nord*. Ce journal a publié cette lettre le 19 octobre, mais en la faisant suivre de commentaires déplacés et qui ne suffisent pas à masquer la retraite qu'il est bien obligé de faire. Il y aurait beaucoup de choses à redresser dans ce nouvel article ; mais nous devons nous contenter, pour aujourd'hui du moins, de reproduire le magistral écrit de Mgr l'archevêque de Saint-Boniface.

Archevêché de Saint-Boniface

Saint-Boniface, le 13 octobre 1905.

A Monsieur Jules-Edouard Prévost,
directeur du journal *L'Avenir du Nord*.

Cher Monsieur,

On m'envoie le numéro du cinq octobre courant (jeudi) de votre journal, et j'y lis avec étonnement, dans un article intitulé *L'intransigeance de Mgr Langevin* et signé *Jep*, une assertion absolument fautive que je suis obligé de démentir.

Voici le passage en question dans l'article précité :

« Or, voici ce que ces messieurs (Sir Donald Smith, MM. Alphonse Desjardins et A.-R. Dickey) étaient prêts à accepter au nom de la minorité catholique et d'accord avec l'archevêque de Saint-Boniface, comme règlement définitif de la question. »

J'oppose un démenti formel à la partie de l'assertion qui me concerne. Je n'ai jamais eu même un instant l'idée d'accepter les propositions des trois honorables délégués du Gouvernement d'Ottawa, en 1896, au commencement du carême. Voici, du reste, ce que j'ai dit à Sir Donald Smith, maintenant

Lord Strathcona, qui est venu me voir, dans mon palais épiscopal, à Saint-Boniface :

« Cher Monsieur, je connais très bien vos propositions concernant le règlement définitif de notre question d'écoles et j'ai le regret de vous dire qu'il m'est impossible de les accepter, parce que ce serait un abandon des droits sacrés dont je ne suis que le gardien. Je ne me reconnais pas le pouvoir de disposer ainsi des droits scolaires de la minorité catholique. »

L'honorable Monsieur, avec sa courtoisie ordinaire, m'a répondu qu'il n'oserait pas insister, et il s'est retiré en s'excusant de m'avoir demandé une chose que je ne pouvais pas accorder.

Voilà, cher monsieur, la vérité.

D'ailleurs, Lord Strathcona (Sir Donald Smith) est encore plein de vie, à Londres, et vous avez, près de vous, à Montréal, l'honorable Alphonse Desjardins qui a procédé avec tant de délicatesse dans cette affaire : veuillez donc les consulter et leur demander si j'ai accepté leurs propositions.

Votre correspondant *Jep* a donc avancé une *fausseté* et cette *fausseté* est doublée d'une *calomnie odieuse*. En conséquence, j'attends de votre gentilhommérie l'insertion de mon *démenti formel* dans votre journal afin que vos lecteurs, amis de la vérité, sachent ce qu'il faut penser de la *déclaration mensongère* du Sieur *Jep*.

Me permettez-vous, monsieur le Directeur, d'ajouter un mot.

Est-ce bien l'idée de M. *Jep* de qualifier de *beau geste* toute réclamation en faveur de la justice, lorsqu'elle n'est pas suivie d'un résultat immédiat et qu'elle devient, par conséquent, inutile pour le moment ?

A ce compte-là, la protestation des Papes contre la spoliation des Etats Pontificaux en 1870 ne serait qu'un *beau geste* parce qu'elle n'a eu jusqu'ici aucun résultat ? *Beau geste* aussi, je suppose, l'appel du Divin Maître sur la croix, alors qu'il tendait les mains vers un peuple qui criait contre lui et qui se moquait de lui ? *Beau geste* encore le *non possumus* des apôtres mis à mort, quand même, pour la foi du Christ ?

M. *Jep* peut insulter à son aise l'archevêque de Saint-Boniface qui n'est qu'un homme mortel et impuissant ; mais il n'empêchera pas la cause de la minorité catholique dans l'Ouest canadien d'être immortelle, et ce qui la *tient en vie*, cette

grande et sainte cause de la liberté religieuse et politique, c'est le *non possumus* des apôtres qui aiment le Canada plus que leur vie et qui aiment Dieu plus que le Canada.

Ce sont les *beaux gestes* de nos pères ne servant qu'une idée, l'idée chrétienne, et qu'un drapeau, celui du Christ et de la patrie, qui ont accompli les merveilles appelées par l'histoire *Gesta Dei per Francos* — les faits et gestes de Dieu par les Francs.

En vous remerciant à l'avance, M. le Directeur, de vouloir bien insérer cette lettre dans votre journal, je demeure votre compatriote tout dévoué,

(Signé) † ADÉLARD, O. M. I.,
Archevêque de Saint-Boniface.

Un martyr de l'amour envers le Saint Sacrement

— o —

Le baron Arthur S., fils d'un riche seigneur protestant, visitait en touriste les principales villes de la poétique Italie. Il se trouva à Livourne à l'époque de la Fête-Dieu, qui se célèbre avec une majesté sans pareille dans la belle cité toscane.

Un soleil radieux versait à flots ses rayons, l'air était réjoui par le magnifique concert des cloches, les palais et les maisons avaient revêtu des tentures riches et variées, de splendides reposoirs étaient dressés de distance en distance, et les rues jonchées de fleurs se remplissaient d'une foule silencieuse et recueillie, qui s'agenouillait sur le passage du Dieu eucharistique, porté par le saint archevêque sous un baldaquin d'or, et escorté par le clergé et la noblesse de la ville.

Seul, le jeune baron portait la tête haute, au milieu de tout ce peuple incliné, et riait ironiquement de la superstition des papistes.

Tout à coup, l'ironie disparaît de sa physionomie ; une pâleur de mort la couvre, tandis qu'il tombe à genoux et qu'un torrent de larmes jaillit de ses yeux.

Qu'était-il donc arrivé ?

Le seigneur protestant lui-même va nous l'apprendre.

« Tandis que je regardais d'un œil incrédule le centre de l'ostensoir, il me sembla que le Sauveur Jésus jetait sur moi un regard indicible de douceur, de tristesse et de reproche ; il

se passa alors en moi quelque chose d'indescriptible, je tombai à genoux, je crus et j'adorai. »

C'était Saul, terrassé sur le chemin de Damas.

Il abjura l'erreur et entra dans la Compagnie de Jésus, dont il devint une des gloires.

Son amour pour l'auguste Sacrement de nos autels était admirable. Il lui consacrait sa plume et son éloquence, passait de longues heures en adoration au pied du tabernacle, et offrait chaque jour sa vie en sacrifice d'expiation pour les outrages faits à Jésus dans la sainte Eucharistie.

Vers le temps pascal, il fut envoyé par ses supérieurs en qualité d'auxiliaire à un vieux curé dans une paroisse des montagnes de la Sabine, particulièrement infestées à cette époque par des bandes de voleurs.

Un soir, très tard, le bon curé fut appelé près d'un malade, et le Père S., voulant attendre son retour, contemplait de sa fenêtre le magnifique ciel étoilé de l'Italie, dans le majestueux silence d'une nuit dont rien ne troublait la sérénité. Ses regards aussi se dirigeaient vers la modeste église, située à quelques pas du presbytère, et son cœur de prêtre et d'apôtre adorait avec amour le divin Prisonnier, et portait une sainte envie à l'humble lampe du sanctuaire, qui projetait sa douce lumière à travers les vitraux.

Soudain, il croit voir une ombre se mouvoir dans le lieu saint, et poussé par un pressentiment instinctif, il se rend droit à l'église, dont il trouve la porte entr'ouverte.

Un regard vers l'autel le glace d'effroi : deux voleurs sont là, devant le tabernacle ouvert et se disposent à s'emparer du précieux ciboire renfermant les Espèces sacrées. Que faire ? Il sait qu'au fond de l'église sous la tour, il y a des pioches à sa disposition ; un moment il veut s'en emparer pour assommer les sacrilèges.

« Non, » se dit-il, la main qui consacre le Pain de vie, ne se lèvera pas sur ces malheureux. »

Il avance doucement, et avant que les malfaiteurs se soient aperçus de sa présence, il est derrière eux ; puis, sa haute stature lui venant en aide, il saisit le saint Ciboire.

Effrayés, ahuris, les brigands cherchent à fuir ; mais ne se voyant aux prises qu'avec un homme tout seul, ils ne veulent

pas perdre leur précieux butin, et se ruent sur le prêtre afin de lui arracher le dépôt sacré. Mais, appuyé contre l'autel, et tenant le ciboire pressé contre sa poitrine, le Père S., lui fait rempart de son corps, et malgré les coups des voleurs, il ne faiblit, il ne bouge pas. Dans leur rage impuissante contre sa force surhumaine, ils lui tirent un coup de pistolet à la tête, et le généreux prêtre s'affaisse blessé à mort mais par un effort suprême, ses mains serrent toujours le trésor divin.

« Seigneur ! au secours ! s'écrie-t-il. Les forces m'abandonnent ! »

A cet instant, rentrent à l'église le curé et le sacristain avec deux hommes qui les avaient accompagnés dans leur course nocturne.

Les voleurs ont hâte de fuir : mais quel spectacle se présente aux yeux du vieux prêtre et de ses compagnons ! . . . Au pied de l'autel est étendu, presque sans vie, celui qu'ils avaient quitté plein de santé une heure plus tôt : il a à la tête une large blessure d'où jaillit un flot de sang, et ses deux mains défaillantes étreignent contre son cœur le saint Ciboire, tout inondé de sang. Un sourire céleste effleura ses lèvres, quand il le remit au curé, que l'émotion suffoquait.

« Ne pleurez pas, mon saint ami, » lui dit le mourant avec une expression radieuse ; « le désir le plus véhément de ma vie s'accomplit : je meurs pour le Dieu captif de nos tabernacles. »

On se hâta de chercher des secours ; mais bientôt les traits du saint religieux s'altérèrent et son visage revêtit ces apparences de la mort prochaine auxquelles personne ne peut se méprendre. Au pied même de l'autel, il reçut en viatique le Dieu qui s'est fait victime par amour pour nous, et avant que le soleil illuminât l'orient de ses premières clartés, le glorieux martyr adorait sans voile Celui qu'il avait tant aimé sur la terre.

Les industries de l'apostolat, en France

« Couac ! . . . Couac ! »

L'abbé se retourna vivement. Il vit un petit marchand de journaux, en guenille, un panache sortant par une large cre-

vasse de son fond de culotte, répéter : « Couac ! »

Le panache ne rappelait en rien celui d'Henri IV. Quant à la voix, elle avait un timbre splendide ; le traditionnel « couac » était lancé avec une science consommée. « Quels poumons ! pensa l'abbé. Si les culottes sont malades, les cordes vocales ne le sont pas ; et ça vaut mieux : on peut renouveler les culottes, tandis que pour les cordes vocales... Demandez à notre vieux chantré Baptistou ».

Un nouveau « couac » partit comme une fusée.

« Attends, mon petit bonhomme, murmura l'abbé ; nous nous retrouverons bientôt ». Et l'abbé s'éloigna, à grands pas, vers l'église, pour ne pas être en retard.

Déjà, il méditait sa vengeance. Car on peut se venger ; tout dépend de la façon de s'y prendre. Les saints avaient appris du Christ comment on se venge. Et l'abbé déposa son projet de vengeance sur l'autel, près de l'hostie immaculée, priant l'Hôte divin de le bénir.

C'était un jeune prêtre qui n'avait pas froid aux yeux ni au cœur. C'était essentiellement un combatif. Il n'était pas de ceux qui considèrent leurs mains comme de délicats et mignons organes, qu'on ne doit pas exposer aux contacts rudes, qu'on parfume au savon de luxe et que l'on termine d'ongles bien roses et artistement tallés. Il savait à l'occasion faire le coup de poing ; il l'avait prouvé à quelques apaches lors de l'expulsion des Sœurs ; et il entretenait ses muscles pour... après la séparation. Mais quand les ressources de son esprit apostolique suffisaient à résoudre une difficulté, il savait s'en contenter. L'insulte ne l'aigrissait pas. « L'insulte, disait-il, c'est la fausse monnaie du langage ; je n'en use pas, quand on me l'envoie, je ne l'approche pas, voilà tout ».

Il rabrégea un peu son action de grâces et se hâta de sortir pour ne pas manquer son petit bonhomme. Ses yeux fouillèrent le boulevard, à la recherche du panache. « Ah ! le voilà, là-bas », se dit-il. Il s'avança avec précaution, fit un détour, pour ne pas être vu ; et soudain, il se dressa, comme un fantôme noir, devant le petit marchand. Celui-ci esquissa instinctivement un « cou... ». Mais l'abbé lui coupa son « couac » en deux en lui demandant brusquement un journal. « Quel ? — Quels journaux vends-tu ? — *La Lanterne* ? — Je n'en veux

pas. — *L'Intransigeant*? — Tu ne vends donc que de sales journaux? — *La Libre Parole*? — Tiens, donne-moi *La Libre Parole*; c'est tout ce que tu as de propre dans ton paquet ».

L'abbé donna une pièce de dix centimes. L'enfant se mit à fouiller dans sa poche pour trouver un sou. « Non... garde-le, dit l'abbé, tu achèteras des pains à cacheter pour boucher les trous de ta culotte ».

L'enfant sourit et ne put retenir un « merci, M'sieur ». L'abbé s'éloigna. Ce fut tout pour ce matin-là.

Le lendemain, l'abbé se « ralliait au panache », et demandait de nouveau le journal : « Eh bien ! tu n'as pas acheté des pains à cacheter, je vois toujours les mêmes trous à ta culotte, dit l'abbé. — Oh ! M'sieur, j'ai préféré boire de la limonade. — Dis donc, peux-tu m'apporter le journal tous les jours? — Oui, M'sieur, je veux bien. — Je demeure au n° 14 de la rue, au cinquième. — A quelle heure? — Quand tu voudras... De bon matin, je préfère. — Oui, M'sieur. — Alors, à demain. — Oui, M'sieur. »

L'abbé continua sa route et n'entendit pas le « couac » jeté à sa poursuite.

Il mit Adélaïde, sa bonne, au courant de ses projets.

Tous les matins, Totor (c'était le nom du petit marchand de journaux) escaladait quatre à quatre les escaliers et sonnait joyeusement; il redescendait plus joyeux encore, grignotant une tartine, mordant à belles dents une pomme ou une orange.

Un jour, Adélaïde, toujours sous l'inspiration de M. l'abbé, dit à Totor : « Tu sais, M. l'abbé aime beaucoup *La Libre Parole*, mais il préférerait avoir *La Croix*. — La... quoi? — *La Croix*. — Connais pas, répliqua Totor. — Tu la trouveras à tel endroit, dit Adélaïde; fais-lui cette surprise et tu verras s'il sera content ».

Le lendemain, Totor apportait *la Croix*; et une banane vint s'ajouter à la pomme ce jour-là. Totor entra de plus en plus dans la maison; Adélaïde le gâtait, et quand M. l'abbé se trouvait là, la causerie se prolongeait. Totor n'était plus sauvage du tout; et si on lui avait dit de ne pas revenir, c'eût été un gros chagrin pour lui.

Un matin, l'abbé lui dit : « Tu n'as que de mauvais journaux, mon pauvre Totor; pourquoi ne vendrais-tu pas *la Croix*? —

Mais, M'sieur l'abbé, personne ne me la demande. — Parce que tu ne l'annonces pas ; essaye. » Et l'abbé passa le mot d'ordre à ses amis : « Demandez-lui donc *la Croix*. . . Vous le reconnaîtrez au panache. . . Il est toujours au coin de la rue ». Et les jours suivants, Totor n'avait jamais assez de *Croix* pour suffire aux demandes : « C'est curieux, pensait-il, je vends plus de *Croix* que de *Lanterne* maintenant ».

Totor, reconnaissant, faisait les commissions d'Adélaïde ; ça économisait un peu les vieilles jambes de la bonne ; et monter cinq étages, c'était un jeu pour l'enfant.

Vers Pâques, Totor, venu en guenilles, ressortait de chez l'abbé avec un costume neuf, don d'un ami charitable. Totor se regardait, il ne semblait plus se reconnaître ; c'était la première fois qu'il se voyait à pareille fête. Cette surprise agréable donna une nouvelle sève à son affection pour Adélaïde et M. l'abbé ; les racines en étaient chaque jour de plus en plus profondes. « Je craignais pour toi les courants d'air de ta culotte, lui dit l'abbé en riant, maintenant le danger a disparu ».

Mais désormais on ne pourrait plus se rallier au fameux panache.

Un matin, Totor entendit un de ses copains lancer un *couac* au passage de M. l'abbé : « Hé ! là-bas, toi ! cria-t-il ! . . . ferme ça. N'insulte pas ma clientèle. Ce curé-là, c'est mon ami. Je ne sais pas comment sont les autres ; mais, celui-là, vois-tu ! . . . c'est de la crème ! » L'abbé avait entendu la riposte et souri.

Mais soudainement Totor disparut.

Adélaïde, ne le voyant pas venir à l'heure habituelle, crut à un simple retard, puis, inquiète, descendit dans la rue ; elle fouilla en vain rue et boulevard, pas de Totor. L'abbé partit à son tour en exploration, il ne put découvrir le petit marchand. Ils virent alors combien ils s'étaient attachés à ce petit bonhomme. Ils firent mille suppositions. Les parents auraient-ils déménagé ? Mais Totor l'aurait dit. Peut-être était-il malade ? Ils attendirent avec impatience, le lendemain.

Les jours se passèrent sans aucune nouvelle de Totor. Les amis qui achetaient *La Croix* au petit camelot vinrent demander où il était passé. Tout à coup l'un d'eux se rappela vaguement avoir vu dans le journal quelques mots au sujet d'un

accident arrivé à un petit vendeur de journaux. Il y avait plusieurs jours de cela. Il se mit à chercher dans les vieux numéros et ne tarda pas à retrouver le passage en question. Tous les détails semblaient se rapporter au pauvre Totor ; une voiture l'avait bousculé au passage et on l'avait emporté assez gravement contusionné. Le journal donnait l'adresse de l'enfant blessé. Il courut à l'endroit indiqué : c'était une sorte de bouge, dans une petite ruelle écartée. En entrant, il aperçut Totor étendu sur un misérable lit ; l'enfant sourit en reconnaissant un de ceux qu'il appelait « ses clients ». Quelle joie ce fut pour le pauvre Totor !

Le visiteur se chargea d'envoyer un docteur de ses amis, encouragea l'enfant, causa avec la pauvre maman qui luttait avec courage contre la misère. Le père était seul à travailler, et il y avait six bébés à nourrir ; Totor était l'aîné. Le visiteur promit des secours et une très prochaine visite. L'enfant lui demanda de passer chez Adélaïde et M. l'abbé ; et la mère ajouta ses remerciements pour la bonté que M. l'abbé témoignait à son cher petit.

Le lendemain, ce fut Adélaïde qui franchit le seuil du bouge avec un grand panier de provisions. Quel ravissement pour Totor ! Il en oubliait ses douleurs. Les autres enfants, à la figure barbouillée, s'étaient d'abord tenus à l'écart ; mais voyant des pommes, des oranges, des gâteaux sortir du panier, leur timidité avait disparu comme par enchantement, et ils faisaient le siège de la pauvre Adélaïde qui rayonnait de voir luire tant de bonheur autour d'elle.

Quand elle annonça que M. l'abbé viendrait lui-même voir son Totor, ce fut presque du délire chez le petit malade. Jamais une soutane n'avait franchi ce seuil. La maman de Totor frotta, épousseta avec fureur ; il fallait faire la maison aussi belle que possible.

Enfin M. l'abbé apparut. Les enfants s'enfuirent comme une bande de petits lapins ; il ne resta que Totor et sa maman. L'abbé avec sa gaieté, son bon sourire, eut vite gagné le cœur de la mère. Il voulut voir les enfants, et la maman les appela. Ils s'avancèrent en tremblant, baissant les yeux, comme si leur dernière heure allait sonner. Totor lui-même riait de leur em-

barras, et les encourageait. Mais cette première impression ne dura pas; les petits sauvages furent vite apprivoisés. M. l'abbé causa, questionna, plaisanta et... promit de revenir.

Quelques jours après, la vengeance de M. l'abbé était complète. Les enfants recevaient le baptême, et les parents étaient en bon chemin pour les Pâques prochaines.

« Et maintenant, à un autre », se dit l'infatigable abbé.

Lou.

**Les quinze promesses du saint Rosaire
faites par la Très Sainte Vierge à saint Dominique
et au bienheureux Alain de la Roche**



1. Je promets des grâces de choix aux dévots de mon Rosaire.
2. A tous ceux qui réciteront mon Rosaire, je promets ma protection toute spéciale.
3. Le Rosaire sera une arme très puissante contre l'enfer et un bouclier impénétrable contre les traits de l'ennemi.
4. Le Rosaire détruira les vices, dissipera le péché et abattra les hérésies.
5. Quiconque récitera pieusement le Rosaire et persévéra dans cette dévotion verra toutes ses prières exaucées.
6. Ceux qui récitent dévotement le Rosaire trouveront pendant leur vie et à leur mort réconfort et lumière.
7. Ceux qui propagent mon Rosaire seront secourus par moi dans toutes leurs nécessités.
8. Celui qui se recommande à moi par le Rosaire ne périra pas.
9. Quiconque récitera dévotement le Rosaire, en méditant ses saints mystères, ne sera pas accablé de malheurs et ne périra pas de mort imprévue. Mais il se convertira, s'il est pécheur; il croîtra en grâce, s'il est juste, et deviendra digne de la vie éternelle.
10. Les vrais dévots de mon Rosaire ne mourront pas sans sacrements. Ils ne perdront pas la connaissance et la parole avant de s'être confessés.
11. J'ai obtenu de mon divin Fils que tous les associés du

Rosaire aient comme frères dans la vie et dans la mort tous les bienheureux du Paradis.

12. Je suis spécialement la Mère des enfants du Rosaire qui sont dans le Purgatoire. Je délivrerai du Purgatoire, dans la journée, les âmes dévotes à mon Rosaire.

13. Les vrais enfants de mon Rosaire jouiront d'une grande gloire dans le Ciel.

14. Persévère dans mon Rosaire, et je subviendrai à tes nécessités et à celles de tous ceux qui me servent par cette pratique de piété.

15. La dévotion à mon Rosaire est un *grand signe* de prédestination.

— o —

Bibliographie

— o —

— Nous avons reçu du R. P. Ferrand, missionnaire apostolique, Tokio, Japon, une plaquette intitulée : *La guerre russo-japonaise. Poètes et Soldats par N. Peri*. C'est le texte d'une conférence très sérieuse sur la poésie japonaise, et parsemée d'abondantes citations en japonais et en français.

— De la Maison Aubanel Frères, imprimeurs de N. S. P. le Pape, Avignon (France), nous recevons :

L'apôtre saint Paul proposé à l'imitation des fidèles. Simples entretiens, par le R. P. Pica, Barnabite. Vol. in-12 de 262 pages.

La Jeune Fille et l'Avenir, complément du « Livre de la piété de la jeune Fille, » Par l'Auteur des « Paillettes d'or ». Vol. in-16 de 400 pages.

On trouvera, dans la page d'annonce de MM. Aubanel, l'indication du prix de vente de ces ouvrages.

Conseils aux parents et aux maîtres sur l'éducation de la pureté, par M. l'abbé J. Fonssagrives, Annônier du Cercle des Etudiants Catholiques de Paris. In-12, 4e édition, revue et augmentée, 1 fr. 25.

Le vice et ses risques, avis aux parents, aux maîtres, aux directeurs d'œuvres de jeunesse. (Enseignement individuel, enseignement collectif ?). Etude de prophylaxie sanitaire et morale, par le même auteur. In-12, 1 fr.

(Paris, Poussielgue, 15. rue Cassette.)

— *Jean Charruau. Souvenirs d'un Vieux* : La Terreur, l'Empire, la Restauration. Un vol. in-12 de 470 pages. Prix : 3 fr. 50 (Ancienne maison Douniol, P. Téqui, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon. Paris.)

C'est une œuvre bien curieuse et bien attachante que ces *Souvenirs d'un vieux* : simple roman, sans doute, mais roman d'une haute portée morale, très plein de choses, et si vivant !

Le colonel Vernier, ancien soldat de la Grande-Armée, raconte son histoire à ses petits-enfants, Jean et Luce de Chaville, orphelins de père et de mère. Le cadre, on le voit, est très modeste. Mais il se trouve que l'aïeul, en devisant familièrement avec *Lucette* et *Jeannot*, a tracé, comme à son insu, une admirable peinture des scènes grandioses ou terribles dont il fut lui-même témoin — souvent l'acteur — durant cette période si féconde en catastrophes, qui va des premiers mouvements révolutionnaires à la chute de Napoléon.

Tableaux de genre, gaies anecdotes, récits émouvants, le livre tout entier captivé, de la première à la dernière page. Quelle variété de couleurs et de tons dans ces personnages, sympathiques ou odieux, héroïques ou lâches, qui évoluent sous nos yeux : la Bourguignonne et Jeanne-Marie, si intrépide en face de Fouquier Tinville et jusque sur la charrette qui les mène à l'échafaud ; le hideux couple Rougier ; le pédagogue Durand, trembleur de naissance et Jacobin d'occasion ; Rubinski, l'assassin des âmes ; le Père *La Flamme*, le beau sabreur du 4^e ; le docteur Schultz, et *Trotte-Menu*, sa vieille servante ; Madame, la fille de Louis XVI, si compatissante aux malheureux ; et par-dessus tout, cette délicieuse enfant qu'est Régina Schultz, la vaillante petite autrichienne, qui relève sur le champ de bataille le pauvre blessé français ! . . .

Mais nous devons nous borner. Aussi bien, dans le livre de Jean Charruau, les pages exquises abondent. Inutile d'en faire l'analyse : le public chrétien les goûtera bientôt.

M. E.